

HUGUES DUMINIL



La brève lueur de l'étoile filante

Roman

Hugues Duminil

La Brève lueur de
l'étoile filante

© Hugues Duminil, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5049-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes démons,
À mes questions sans réponses,

La mer

Le voilier glissait sur la masse ondulée de la mer Méditerranée, poussé par les vents chauds qui remontaient du sud. La carène effilée fendait la houle en un va-et-vient doux et régulier. Installée à l'avant, Mathilde offrait son corps au soleil, à demi ombragé par le foc qui tirait l'esquif. Bart barrait à la poupe, surfant entre les vagues pour optimiser le mouvement du bateau tout en conservant la poussée du vent dans les voiles. Il percevait la puissance de l'océan contre la quille qui contraignait le voilier à garder sa ligne malgré la toile tendue qui le forçait à s'écarter de sa route. Il pouvait sentir les forces naturelles vibrer à travers le bois du safran qu'il tenait fermement. Barrer était un perpétuel défi, mais la mer était calme et le duel était des plus agréables. Bart entrevoyait les jambes fuselées de Mathilde dans le prolongement du pont qui allaient et venaient au grès des ondulations. L'instant était délicieux.

Bart avait loué un trente pieds à Bastia en Corse. Un voilier de bonne taille, confortable et facile à manœuvrer. Ils avaient prévu de rejoindre la côte ouest, en faisant escale à Porto-Vecchio puis Bonifacio, avant de remonter sur Propriano et enfin Ajaccio où ils prendraient l'avion pour rentrer sur Paris. Les multiples criques où la mer s'échoue lascivement loin des tumultes du grand large leur offriraient le gîte pour la nuit. Un périple d'une semaine, seul avec Mathilde, baigné par leur amour et par cette nature qui les enveloppait de sa beauté impalpable. Le bonheur sans concessions.

Perdu dans l'univers indigo posé sur l'horizon et bercé par le chuchotement des flots qui courraient le long des flancs du bateau, Bart ne sentit pas la houle se creuser. La coque tapait maintenant contre les vagues qui se faisaient plus abruptes, le ciel noircit et l'eau vira presque instantanément d'un bleu limpide en un gris opaque et insondable. Il demanda à Mathilde de quitter le pont pour rejoindre la cabine tandis que l'océan mutait en une gigantesque étendue tourmentée. Des montagnes liquides se mouvaient avec grâce et puissance en une multitude de masses écumantes qui se fracassaient dans un ballet terrifiant. Bart était tendu, il n'avait jamais vu la mer avec ce visage de bête grondante griffée par l'écume qui semblait animée d'une rage indescriptible. L'inquiétude le gagna face à cette manifestation quasi mystique qui lui insuffla une profonde angoisse. Il passa la tête dans la cabine, en prenant soin de masquer son trouble, pour inviter Mathilde à limiter autant que possible ses déplacements dans le bateau. Elle était occupée à arrimer les objets qui commençaient à voler dans toutes les directions et le regarda avec douceur afin d'apaiser l'inquiétude

qu'elle avait malgré tout lue sur son visage. Lorsqu'il se retourna pour remonter sur le pont arrière, il vit la poupe du voilier poursuivi par un magma liquide qui avançait vers eux à une vitesse terrifiante. La vague était si proche qu'il pouvait distinguer le noir des abysses éclairés par les traits de lumière qui s'échappaient des écrasants nuages qui les surplombaient.

Il sentit ses mains attraper solidement le bastingage et tendit instinctivement tous les muscles de son corps. La poupe du voilier se souleva violemment, reposant sur une pente abrupte, poussée par l'eau qui semblait s'être organisées pour se débarrasser de l'intrus qui glissait à sa surface. Le bateau accélérât démesurément et Bart éprouvait toutes les difficultés à le maintenir en ligne. Il déployait une force presque animale pour garder la trajectoire alors que son instinct le poussait à s'échapper de sa course pour éviter le prédateur qui le poursuivait, à la manière des gazelles qui zigzaguent lorsqu'elles sont chassées par les fauves.

Le visage de Mathilde apparut dans l'encadrement de la cabine, son expression mêlait angoisse et étonnement, ses yeux étaient capturés par une vision effrayante et sa bouche entrouverte était incapable de tout mouvement. Ce qui la terrorisait était derrière lui. À l'instant où il tourna la tête, le ciel s'assombrit, masqué par la masse luisante qui surplombait maintenant la totalité du voilier. La vague se creusa en son ventre en déployant ses bras et bombant le dos à la manière de celui qui feint être l'ogre qui va manger l'enfant. Il vit l'écume du monstre s'inviter dans les pupilles de Mathilde et sentit une force indescriptible l'écraser sur le pont.

La souffrance

Bart se recroquevilla instinctivement en position fœtale et trouva une matière à comprimer qui lui paraissait assez molle, mais suffisamment dense pour lui apporter un semblant de sécurité. Il ramena les bras contre son torse et accentua la pression contre cette masse bienveillante. Plus il serrait et plus il sentait un vide au sale goût d'angoisse l'envahir à la manière d'une pompe à vide qui aspirait inexorablement tout son être. Il augmenta à nouveau la force qu'il exerçait sur sa couette pour comprimer ce mal qui l'infestait. Il espérait quelques répit en s'accrochant à ce qu'il savait maintenant être un rêve qui s'échappait à la manière de la rosée du matin aux premières lueurs de l'aube, lorsque le monde est en bascule entre deux univers. C'est ce moment que choisit la bête pour à nouveau pousser le vide dans son corps et emporter avec elle le souvenir du visage de Mathilde qui restait étonnamment précis.

Bart s'accrochait tant qu'il put à ce rêve qui s'éteignait, tant l'idée de glisser vers sa réalité lui était insupportable. Mais il connaissait le processus, inéluctable, et il se savait précipité vers ce monde auquel il appartenait et qui le réclamait à grand cri. Le combat était perdu d'avance et il se laissa donc aller vers la souffrance.

Lorsqu'il décida au prix d'un effort surhumain de poser un pied à terre, il dut à nouveau s'acclimater avec douleur à la pesanteur de son univers, se glisser dans l'étroit corridor qui le menait à son triste destin. Ce qu'il subissait à chaque lever, à chaque solde de ses voyages, il le payait le prix fort. Il laissa l'évidence l'emporter dans son courant indomptable et inexorable jusqu'à la douche où la chaleur de l'eau contribua à le pousser à vivre encore une journée supplémentaire.

La quête

Barthélemy Larchais était directeur de programme au centre national de la recherche scientifique, le CNRS, où il œuvrait depuis 10 ans à chercher une trace de vie dans l'univers. Le simple fait de considérer qu'il était infini réglait pour lui la question de la présence ou non d'une autre vie quelque part. La réponse était assurément oui, mais il fallait juste la trouver. L'unicité dans l'infini était inconcevable, exceptée peut-être pour quelques esprits restreints et particulièrement égocentriques. Comme chaque matin, il remonta du parking traversa le couloir de sécurité avant de pénétrer dans le hall du 3 rue Michel Ange, à Paris. Roberta l'interpella devant l'ascenseur qu'il attendait pour grimper dans les étages de la glorieuse institution.

— Salut Bart, ça va ce matin ? siffla une espèce de perroquet en se glissant entre les portes.

— Comme un lundi Roberta, comme un lundi, souffla Bart.

Roberta Sanchez était compressée dans une espèce de jean orange sans poches qui boudinait des cuisses épaisses et des fesses callipyges, vissées sur deux échasses à semelles compensées qui semblaient la souder au sol. Un tee-shirt bleu électrique moulait une impressionnante poitrine et masquait à peine les bourrelets qui s'échappaient de son soutien-gorge trop serré. Pour compléter le tout, des cheveux rouges encadraient un visage poupin traversé par une bouche de grenouille outrageusement maquillée. Deux grands yeux verts d'un incroyable éclat le scrutaient et lui rappelait que Roberta, après être sortie major de polytechnique, avait brillamment validée un master au Massachussets Institut of Technologie de Boston, le M.I.T où elle avait remis en cause quelques théorèmes de la mécanique quantique au grand dam de ses aînés. Bart avait fini par la convaincre d'intégrer le programme Genesis, après un « pourquoi pas » qu'elle lui lâcha à la suite de multiples entretiens plus surréalistes les uns que les autres. Roberta était aujourd'hui la plus brillante scientifique de son équipe.

— Tu as une mine de déterré ce matin, le week-end à dû être mouvementé lui lança Roberta en appuyant sur le bouton qui marquait le troisième étage.

— Agréable, mais fatigant, mentit Bart.

Quelques zombies du lundi matin sortirent de l'ascenseur pour s'engouffrer dans un couloir jonché de portes fermées. Bart joua plusieurs fois avec la serrure de la porte de son bureau avant de pénétrer dans son antre. La zone était nue et froide, aucun indice n'indiquait que cet espace était habité par un des scientifiques les plus doués de sa génération qui ne s'embarrassait d'aucun

matériel, tellement sa capacité à intégrer et fixer instantanément l'information le dispensait de tout support. Il alluma son ordinateur, le seul objet qui lui était indispensable pour communiquer, et consulta son agenda.

— Merde ! cracha-t-il.

La réunion mensuelle qu'il détestait le plus démarrait dans trois minutes, il n'aurait pas le temps de prendre le café qui contribuerait à diluer son état quasi léthargique. Il décrocha son téléphone et composa le poste de Roberta.

— Oui chef.

— Arrête tes conneries, tu sais bien que j'ai horreur que tu m'appelles chef. Tu as des choses à dire ?

— Oh, tu n'imagines même pas, lui répondit Roberta avec une pointe de malice.

— S'il te plaît Roberta, je ne suis pas d'humeur, tu as préparé la réunion avec nos chers sponsors ?

— Oui, ne t'inquiète pas c'est sous contrôle.

— Je te fais confiance comme d'habitude, répondit-il en repliant son Mac.

— Tu peux chef.

— Tu fais chier Roberta.

Lorsqu'il pénétra dans la salle inondée de la lumière que diffusaient de larges baies vitrées, cinq costumes s'affairaient sur leurs téléphones portables, à dicter s'amusa-t-il à penser, quelques directives ayant le pouvoir de changer le destin de l'humanité. Au milieu de cette puissance intergalactique, Roberta trempait méticuleusement un sachet de thé dans une tasse sur laquelle on pouvait lire « FUCK OFF ». Bart avait su l'imposer dans ces réunions où les seuls sujets dont on débattait étaient d'ordres financiers et politiques, et où l'intérêt scientifique était plus qu'accessoire. Elle était dans ces échanges l'élément perturbateur qui le servait, parvenant sans aucune gêne et avec une aisance déconcertante à imposer le point de vue de la science avec un brio qui générerait chaque fois un silence sans appel.

— Alors monsieur Larchais, où en êtes-vous ? demanda un des costumes.

Cette question si dérisoire et si convenue démarrait chacune de ces réunions qu'il vomissait.

— Nous avançons messieurs, les derniers résultats sont très prometteurs, lâcha Bart d'un ton neutre pour tenter de répondre le plus académiquement possible à une question stupide.

— Bien, mais concrètement, quand espérez-vous nous produire des faits tangibles ? Objecta un des costumes en fronçant les sourcils.

— Dès que nous en aurons à vous fournir Messieurs, et croyez que vous en serez les premiers avertis.

Les attentes des costumes étaient exclusivement les retours sur investissements, dictées par d'autres costumes plus coûteux et mieux taillés, bien loin des préoccupations scientifiques des équipes qu'ils finançaient. Une stupidité hallucinante qui n'aidait pas à motiver la créativité, mais plutôt à la rationner voire à la tuer. Les grandes questions de l'univers ne pouvaient amener de réponses à la commande au même titre qu'un processus de fabrication où l'investisseur était en droit de demander des comptes sur la date de sortie du produit. Là, le produit était juste la réponse à la question que se posait l'humanité quant à l'existence d'une autre forme de vie. Les têtes pensantes des institutions qui finançaient ce type de recherche n'avaient pas un soupçon d'intelligence pour comprendre ça.

Il évacua la réunion avec quelques pirouettes assistées de Roberta, qui une fois de plus, relégua les costumes au rang d'ignares et qui, une fois de plus, les mirent dans une colère qu'ils avaient visiblement beaucoup de mal à contenir.